

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**INCONNU
À CETTE ADRESSE**

KRESSMANN TAYLOR

INCONNU À CETTE ADRESSE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michèle Lévy-Bram

Préface de Philippe Claudel



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Address Unknown*.

© 1938, Kressmann Taylor.

© Éditions Autrement, 1999,
pour la traduction française.

© 2018, Éditions Autrement.

© 2022, Voir de Près pour la
présente édition.

ISBN 978-2-37828-464-0

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*Remerciements à Hans Hopman
pour nous avoir fait
connaître ce livre.*

De la perfection du crime et du texte

par Philippe Claudel, écrivain

Le lecteur qui n'a pas le goût des armes devrait reposer immédiatement ce livre, car il contient sans doute la plus originale et la plus efficace d'entre elles qu'il ait été jamais donné de concevoir. Une arme parfaite pour un crime qui l'est tout autant. Un crime d'autant plus impeccable qu'il se joue à distance – une distance continentale ! – et qui néanmoins provoque la mort de la victime avec la plus grande efficacité sans que le meurtrier ait sur lui la plus petite goutte

de sang, sans qu'il ait à s'occuper de la charge toujours fastidieuse et désagréable de transporter et de faire disparaître un cadavre et, cerise sur le macabre gâteau, sans même craindre un jour d'être arrêté, inculpé, jugé et condamné pour ce qu'il a fait.

Pour autant, on ne peut pas vraiment dire que le texte de Kressmann Taylor appartienne au genre policier, ni même à celui du roman noir. Pas d'enquête, pas de mystère, une arme, on vient de le dire, qui n'en a pas l'apparence, une mort dont on nous épargne les détails mais qu'on ne peut ignorer. Et si l'Histoire, celle contemporaine du temps de l'écriture, apparaît comme une

composante importante du texte, un rouage central dans la construction de son intrigue, elle ne peut non plus à elle seule permettre de caractériser le récit qui prend l'apparence d'une correspondance entre deux amis, Max et Martin, propriétaires associés d'une galerie de peinture de San Francisco, mais dont l'un décide de regagner l'Allemagne, sa terre natale, que l'autre connaît également bien pour y avoir étudié.

Si le roman épistolaire use souvent de sa forme pour accréditer un effet réaliste et confronter directement le lecteur aux voix et aux mots des personnages, dans un rapport de haute intimité, comme si nul

auteur n'avait été là pour les mettre en scène, Kressmann Taylor justifie plus encore, et de façon unique, le choix de cette forme car c'est par elle, grâce à elle, que soudain le suspense connaîtra son acmé et sa résolution. Je ne vois personnellement pas d'autres exemples d'œuvres littéraires dont la forme nourrit autant le sens et s'intègre dans la construction dramatique de l'intrigue, au point d'en faire viscéralement partie. Et ce n'est évidemment pas là le moindre tour de force de ce texte.

La profonde et sincère amitié, la trahison, la vénalité, l'effondrement des convictions, le double visage des êtres, leur facilité à renier ceux

et ce qu'ils ont aimés, les petits et grands arrangements avec le Mal, la disparition de toute morale face à l'Histoire quand elle se fait terrifiante, la vengeance, voici le riche et complexe terreau qui nourrit le livre. Livre bref, et c'est là aussi un exploit de nous donner en si peu de pages l'opportunité de savourer et de s'horrorifier des grands écarts opérés par les sentiments et les attitudes des deux protagonistes, Max et Martin, dans lesquels, pour peu qu'on se livre à un examen d'honnêteté, on devrait peu ou prou pouvoir se reconnaître même si cela est désagréable à constater.

À quoi résiste donc la solidité d'une amitié ? Le texte de Kressmann

Taylor pourrait passer pour une expérience de laboratoire qui tenterait de répondre à cette question et, pour ce faire, mettrait en péril, par un ensemble de stimuli visant à la fragiliser, sa beauté exemplaire qui est celle que l'on perçoit au début de l'histoire, dans la première lettre qui a valeur, dirait-on au théâtre, de scène d'exposition. Certains la trouveront peut-être d'ailleurs maladroite et naïve, cette lettre initiale, tant elle est chargée de l'intention de nous faire apprécier les détails indéniables d'une amitié profonde et partagée, et des moments de vie qui l'accréditent. Mais il ne faudra pas s'arrêter à cela, et encore moins en être gêné car si elle peint une

manière de paradis, c'est pour mieux par la suite nous mener vers un progressif enfer.

Rarement un auteur aura à ce point joué avec son lecteur, non pas pour lui cacher des choses, mais pour les lui faire imaginer, et pour l'associer à une mécanique qui s'assemble progressivement en prenant l'aspect d'un piège diabolique, un piège de papier pourtant, dont la culmination n'est pas sans provoquer un frisson et une joie – j'entends une joie de lecteur, joie trouble d'avoir assisté à une mise à mort enchâssée dans un scénario parfait – que l'on éprouve souvent en regardant un film d'Alfred Hitchcock. Le cinéaste savait parfaitement déve-

lopper l'histoire qui était le cœur de son scénario, mais il avait aussi le dessein, dans le même temps, d'associer le spectateur au déroulé qu'il mettait en place, en jouant sur ses peurs, ses sentiments, ses fantasmes, ses attentes et ses effrois, en faisant de lui également un complice, voire même une sorte d'inspirateur car il parvenait à lui donner l'illusion et la jouissance que son intelligence lui permettait d'imaginer et de devancer ce qui allait, dans les secondes ou minutes suivantes, se produire à l'écran. Le lecteur retrouvera ici aussi ce trouble jeu.

J'ignore si Hitchcock avait lu *Address Unknown* lors de sa paru-

tion en 1938 ou dans les années qui suivirent, mais le film qu'en avait tiré William Cameron Menzies, en 1944, se réfère par bien des points à la grammaire et au style hitchcockiens. Bien évidemment, il ne s'agit pas là de déceler chez Kressmann Taylor une quelconque influence de l'Anglais, son contemporain, qui n'avait pas encore atteint, quand elle rédigeait et publiait son œuvre, la notoriété et l'influence qu'il aurait par la suite, mais plutôt d'en prendre la mesure et de lui donner la place et la hauteur que l'histoire littéraire a tardé à lui attribuer.

Et j'en viens là à m'étonner d'un mystère qui m'avait d'ailleurs fait croire, lors de ma première lecture